

FVF
FORUM VORMÄRZ FORSCHUNG
Jahrbuch 2002

Deutsch-französischer Ideentransfer
im Vormärz

AISTHESIS VERLAG

AV

Kuratorium:

Erika Brokmann (Detmold), Norbert Otto Eke (Paderborn), Jürgen Fohrmann (Bonn), Martin Friedrich (Berlin), Bernd Füllner (Düsseldorf), Rainer Kolk (Bonn), Detlev Kopp (Bielefeld), Hans-Martin Kruckis (Bielefeld), Harro Müller (New York), Maria Pörmann (Köln), Rainer Rosenberg (Berlin), Angelika Schlimmer (Bielefeld), Peter Stein (Lüneburg), Florian Vaßen (Hannover), Michael Vogt (Bielefeld), Fritz Wahrenburg (Paderborn), Renate Werner (Münster)

FVF
FORUM VORMÄRZ FORSCHUNG

Jahrbuch 2002
8. Jahrgang

Deutsch-französischer Ideentransfer im Vormärz

herausgegeben von
Gerhard Höhn und Bernd Füllner

AISTHESIS VERLAG

Das FVF im Internet: www.vormaerz.de

Bibliographische Information Der Deutschen Bibliothek

Die Deutsche Bibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliographie; detaillierte bibliographische Daten sind im Internet über <http://dnb.ddb.de> abrufbar.

Das FVF ist vom Finanzamt Bielefeld nach § 5 Abs. 1 mit Steuer-Nr. 305/0071/1500 als gemeinnützig anerkannt. Spenden sind steuerlich absetzbar.

Namentlich gekennzeichnete Beiträge müssen nicht mit der Meinung der Redaktion übereinstimmen.

Redaktion: Detlev Kopp

© Aisthesis Verlag Bielefeld 2002
Postfach 10 04 27, D-33504 Bielefeld
Satz: Germano Wallmann, www.geisterwort.de
Herstellung: docupoint GmbH, Magdeburg
Alle Rechte vorbehalten

ISBN 3-89528-406-8
www.aisthesis.de

Philippe Régnier (Paris)

Références et interférences allemandes à l'intérieur du saint-simonisme avant 1848

Dans un carton des archives saint-simoniennes, qui plus est consacré au „dogme“, figure le manuscrit d'un compte rendu de l'essai publié en 1834, à Leipzig, par Moritz Veit, sous le titre ainsi traduit: *Saint-Simon et le saint-simonisme. Alliance générale des peuples et paix éternelle*¹. Bien avant la prétendue révélation faite par Leroux en 1842 („Il faudra bien qu'un jour, on sache que la métaphysique de M. Enfantin est positivement celle de Hegel et que c'est à la suite de Hegel que l'école saint-simonienne s'est égarée“²), c'est là, sauf erreur, la toute première trace en français d'une rumeur accréditée en Allemagne par Carové dès 1831. Quelles que soient l'origine et la destination de ce curieux texte (il y a lieu de le croire traduit de l'allemand ou rédigé par un Allemand de Paris), sa présence atteste que les intéressés n'ignorèrent pas les soupçons d'allogénéité suscités en France et en Allemagne par l'étrangeté de leur doctrine. L'auteur, en effet, s'appuie sur la présentation hégélianisante du saint-simonisme par Veit pour trouver confirmation de sa propre intuition, formée, dit-il, bien

¹ Titre cité, brouillon anonyme, Fonds Enfantin, Bibliothèque de l'Arsenal (Paris), Ms. 7825/11, 4 fol. Un autre compte rendu du même ouvrage figure dans la *Revue Encyclopédique*, devenue, sous la direction du triumvirat Hippolyte Carnot, Pierre Leroux et Jean Reynaud, l'organe de la scission républicaine du saint-simonisme. Imputable à Carnot, qui recense ensuite la traduction des *Reisebilder* de Heine, il rappelle les précédents de Raumer, Leo et Carové, et utilise Veit à son tour comme une preuve supplémentaire du sérieux reconnu au saint-simonisme en Allemagne: figure classique de la preuve par l'étranger. Mais, tout en traduisant lui aussi l'appel à une „alliance“, Carnot met en avant deux reproches qui revendiquent au contraire la francité de l'objet intellectuel en cause: Veit méconnaîtrait la fidélité de Saint-Simon au XVIII^e siècle (sous-entendu: à la tradition révolutionnaire française) et surestimerait l'apport allemand („Nous reprocherons également à M. Veit l'amour-propre national qui lui fait voir dans la philosophie allemande la source de presque toutes les idées du Saint-Simonisme“, t. LX, oct.-déc.1833, p. 171).

² „Du cours de philosophie de Schelling: aperçu de la situation philosophique en Allemagne“, *Revue indépendante*, t. III, 1842, p. 332-333.

antérieurement, que la „clé“ de toutes ces bizarreries idéologiques françaises serait „une ressemblance décidée avec la philosophie de Hegel“³.

Pour autant, le recenseur inconnu de Veit se garde, comme lui, de parler d'emprunt ou de plagiat. Il ne méconnaît pas non plus, bien au contraire, l'in vraisemblance *a priori* d'un lien de filiation entre une philosophie qui, en Allemagne, servait plutôt, croyait-on, à justifier l'ordre existant, et une utopie qui, en France, s'y opposait „en perçant dans la masse et en prenant une tendance révolutionnaire“ jusqu'à élever Saint-Simon au rang d'un nouveau Christ et à „faire chercher un nouveau messie dans une femme dont le sexe est si peu propre à une spéculation profonde et à des révolutions scientifiques et religieuses“. „Comment, se demandait-il donc, la philosophie et la non philosophie en deçà et au delà du Rhin peuvent[t-elles] faire une alliance aussi singulière et la continuer avec tant de constance“⁴

Par-delà les anecdotes et les énigmes philologiques de cette sorte qui ont d'entrée de jeu marqué son investigation, la question du rapport des saint-simoniens à la philosophie allemande kantienne et post-kantienne mérite d'être reprise en raison non seulement des problèmes de méthode exemplaires qu'elle soulève pour la théorie des transferts culturels, mais en raison aussi de son importance quant à la continuité des contacts que la philosophie française en général entretint hors Université pendant toute la première moitié du XIX^e siècle avec les divers systèmes philosophiques fondés en Allemagne.

Je voudrais y contribuer ici en faisant le point des connaissances apportées par les sources saint-simoniennes.⁵

³ *Op. cit.*, f° 1 r°. Mon impression d'avoir affaire à une traduction ou à un auteur allemand se fonde sur l'unilatéralité du point de vue et sur des faits de langue.

⁴ Ms. cité, f° 1 v°.

⁵ Cet article constitue une mise à jour corrigée et augmentée de résultats que j'ai initialement publiés sous le titre „Les saint-simoniens et la philosophie allemande ou la première alliance intellectuelle franco-allemande“ (*Revue de Synthèse*: IV^e s., n° 2, avril-juin 1988, p. 245). Des observations concordantes ont été développées par Michel Espagne à partir de son propre champ de recherche sur le panthéisme („Le saint-simonisme est-il jeune-hégélien?“, dans J.-R. Derré dir., *Regards sur le Saint-Simonisme et les Saint-Simoniens*. Lyon, Presses universitaires de Lyon 1986, p. 45-69).

Philosophie positive et métaphysique allemande

Il [A. Mendelssohn] me fit connaître *die Erziehung der Menschheit* de Lessing, que je rapportai à Paris et communiquai plus tard aux saint-simoniens, ainsi que *die Idee zu einer allgemeinen Geschichte* de Kant. J'eus quelques conversations avec Hegel, auquel je remis la *Politique positive* de Comte. Il aimait beaucoup l'esprit pratique des Français. Il l'était fort peu lui-même [sic].

G. d'Eichthal⁶

Un élément capital du projet saint-simonien réside dans son ambition, bien relevée par Veit comme un facteur de „parenté intérieure avec l'esprit de la spéculation allemande“⁷, de transcender les sciences sans divaguer, de se proposer – pour user du syntagme paradoxal créé par Comte et adopté par *Le Producteur* – comme une *philosophie positive*.

C'est en ce point crucial qu'intervient l'Allemagne. D'ordinaire, chez Saint-Simon, le débat des idées paraît surtout refléter le couple antinomique des deux grandes puissances européennes de l'époque, l'Angleterre et la France. Mais, à y regarder de plus près, sa stratégie intellectuelle prend en compte un troisième partenaire. Au lendemain de la paix d'Amiens, il serait en effet allé „parcourir une partie de l'Allemagne“. Il en aurait rapporté „la certitude que la science générale était encore dans l'enfance dans ce pays, puisqu'elle y est encore fondée sur des principes mystiques“. Mais il en aurait aussi „conçu de l'espérance pour les progrès de la science générale [soit de la philosophie] en voyant la nation allemande tout entière passionnée dans cette orientation scientifique“⁸. Désormais, pour lui, la ligne de partage passe entre la „secte allemande“ et la „secte anglo-française“. Vous avez raison, dit-il aux Allemands, de prétendre „que c'est seulement sous son rapport philosophique que la science est directement utile à la société“. La part faite à la stratégie, n'exagérons pourtant pas la portée de ce qui est aussi une simple tactique en supputant des connaissances approfondies: il n'en existe pas la moindre indication vérifiable. De plus, aux yeux de Saint-Simon, la voie allemande est une impasse. Alors que, écrit-il en 1815, „l'Angleterre et la

⁶ Fonds d'Eichthal de l'Arsenal, Ms. 14408/10.

⁷ Même référence que *supra* n. 4.

⁸ Saint-Simon : *Histoire de ma vie* (1808), dans *Œuvres*. Paris, Anthropos 1966, t. 1, p. 70.

France se sont élevées [i. e. par la pensée] et ont élevé leurs gouvernements jusqu'à elles“, „l'Allemagne s'est élancée hors de son état social, et l'a laissé au-dessous d'elle“⁹. Or c'est déjà ce constat d'une sorte de chiasme paradoxal entre les situations philosophiques et politiques respectives de la France et de l'Allemagne qui l'avait amené à prendre ses distances avec Villers, l'introducteur de Kant en France, et à critiquer son penchant pour le luthéranisme.¹⁰ Même attirance et même condescendance marquent son testament spirituel, le *Nouveau Christianisme* (1825), dont on peut néanmoins se demander s'il n'est pas inspiré par un vif désir inavoué de répéter l'opération de refondation évangélique réussie par le réformateur allemand.

C'est à partir de ces positions ambiguës qu'Auguste Comte et Gustave d'Eichthal s'efforcent de gagner l'Allemagne à la „philosophie positive“ et d'en détourner de l'eau pour leur moulin. La situation du premier à cette date est bien connue grâce aux travaux d'Henri Gouhier. Mais il faut tirer de l'ombre le second, alors seul et unique disciple de Comte, mais bientôt l'un des dirigeants du saint-simonisme, et premier lien en date du mouvement avec l'Allemagne.¹¹ Son rôle met en évidence la fonction de relais culturel exercée par le milieu juif franco-allemand auquel il appartient. C'est à son hôte à Berlin qu'Eichthal se dit redevable de son initiation: Abraham Mendelssohn, un ami de sa famille, le père du compositeur Félix Mendelssohn et le fils de Moses Mendelssohn, ce grand réformateur du judaïsme et un intime de Lessing.¹² Et c'est à Comte qu'il confie la primeur de ses informations, dans une série de lettres échelonnées de mars 1824 à janvier 1825.¹³ Le destinataire de ces rapports veut être renseigné „surtout sur les penseurs les plus rapprochés de [sa] tendance“. Averti par on ne sait quel canal de la subdivision selon lui méconnue de l'École allemande „en École métaphysique et École historique“, Comte estime que c'est la seconde fraction, où il nomme Herder, Buchholz, Heeren, Savigny et Meyer, qui pourra lui fournir

⁹ *Travail sur la gravitation* (1813), *ibid.*, t. V, p. 299-300, et *Réorganisation de la société européenne* (1814), *ibid.*, t. I, p. 241.

¹⁰ *Introduction aux travaux scientifiques du 19^e siècle* (1808), *ibid.*, t. VI, p. 205, n. 1.

¹¹ Voir *supra* n. 4.

¹² Voir Barrie M. Ratcliffe, „Saint-Simonism and Messianism: The Case of Gustave d'Eichthal“, *French Historical Studies*, t. 9, 3, 1976, p. 484-502.

¹³ Lettres publiées dans la *Revue occidentale*, 1896, p. 186-276, 345, 388. Larges extraits dans les Notes de la *Correspondance générale et Confessions* d'Auguste Comte. Paris, Mouton 1973, t. I (désormais cité comme *Corr. générale*).

„l'appui le plus fort, sinon le plus immédiat“. Aussi presse-t-il son correspondant de lui apporter confirmation de cette intéressante dualité¹⁴, si analogue à la discussion sans cesse renaissante en France des matérialistes et des spiritualistes. Telle est de fait la ligne adoptée par Eichthal au début de son exploration. Luden, le préfacier des *Idées sur une histoire philosophique du genre humain*, ne note-t-il pas, relève Eichthal, que chez Herder „l'Esprit n'est point présupposé, mais [...] semble se produire d'abord par l'organisation de la Matière“? Quant à Buchholz, „on peut dire qu'il a tout le système positif dans la tête; mais il n'y est pas seul [...] la métaphysique coexiste“¹⁵. En fait, l'élève de Comte se concentre vite sur Kant et sur Hegel, quitte à tâcher de convaincre son maître „que l'école historique dérive de Kant tout aussi bien que l'autre“. Quant à celle-ci – l'école philosophique –, son „vrai fondateur“ ne serait autre que... Rousseau: „C'est le seul de nos philosophes dont les Allemands tiennent encore compte, et c'est une chose très connue que c'est Rousseau qui a développé Kant.“ De plus, le sage de Königsberg „est infiniment moins métaphysicien dans ses œuvres détachées que dans ses grands ouvrages“¹⁶. Eichthal traduit donc l'*Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique*. Et Comte convient que l'auteur est „le métaphysicien le plus rapproché de la philosophie positive“, ajoutant que si Condorcet, sa suprême référence, „avait eu connaissance de cet écrit, ce qu'il ne croi[t] pas, il lui resterait bien peu de mérite“¹⁷.

C'est à propos de Hegel que le décalage entre les deux hommes se fait le plus sensible. Eichthal travaille à persuader Comte de l'identité de sa philosophie de l'Histoire avec celle du penseur allemand dans les „résultats“ sinon dans les principes, c'est-à-dire dans leur commune hostilité aux libéraux et aux apologistes du sentiment.¹⁸ S'ensuivent quelques contacts personnels, plus diplomatiques qu'intellectuels, de juin à novembre 1824. Hegel lit l'essai de Comte, en apprécie la partie théorique, et reconnaît aux „Français en général [...] un coup d'œil pénétrant dans le présent des choses, faculté tout à fait étrangère aux Allemands“. Mais il prouve derechef sa dernière assertion en déclinant les offres transmises. Il aurait en effet déclaré, rapporte l'intermédiaire, „qu'il voyait peu à

¹⁴ *Corr. générale*, t. I, p. 80, 106-107.

¹⁵ *Ibid.*, p. 386, 383.

¹⁶ *Ibid.*, p.135, 143, 389.

¹⁷ *Ibid.*, p.143.

¹⁸ *Ibid.*, p.391, 393.

faire pour le côté pratique de l'entreprise; que dès qu'on passait à ce chapitre, tout devenait mesquin¹⁹. Quant au représentant de Comte, il concède à son tour à Hegel „un esprit positif dans les détails“, mais le situe bien au-dessous de Kant, et se refuse à confondre son Esprit si „singulier“ avec le concept d'„esprit humain“ tel qu'il l'a lui-même reçu de Condorcet *via* Saint-Simon.²⁰ Tout cela ne doit point faire illusion. Hégélien, Eichthal? Il a lu, sans „les comprendre totalement, faute d'être initié à la langue métaphysique“, des „esquisses de la Philosophie de l'Histoire“ disséminée par Hegel dans ses ouvrages déjà publiés. Seul commentaire: Hegel a le „mérite d'avoir senti bien mieux que Herder l'enchaînement des phénomènes“. Il signale toutefois, à propos du „docteur Gans, qui se rendra bientôt à Paris“, qu'il „a écrit une histoire du droit d'héritage en établissant sa relation à chaque époque avec l'organisation sociale d'après les principes de la philosophie de Hegel“. Encore Eichthal ne paraît-il pas être allé au-delà de „l'introduction, qui est bien“²¹. Il convient probablement de mettre cette information en rapport avec la théorie historique du droit de propriété développée dans *l'Exposition de la doctrine saint-simonienne* et qui en est un point fort. Mais le bilan dressé le 12 janvier 1825 est désabusé: au total, Eichthal pense n'avoir recueilli qu'un „très petit nombre de données“; il n'a pas pris goût à „une activité philosophique [...] sans aucun rapport avec la vie pratique“²². C'est constater, comme Saint-Simon, que la philosophie allemande ne peut guère servir aux combats politiques français.

À plus long terme, dans des notes de 1863, Eichthal consigne la „grande sensation“ produite dans le „monde saint-simonien“ par sa traduction de l'opuscule de Kant.²³ Ce n'est pas un hasard si, en 1825, dans *Le Producteur*, Comte est le premier, bientôt relayé par Enfantin, à user du concept d'„antagonisme“²⁴. Il est vrai que l'origine allemande de l'idée est vite oubliée. À tel point que Buchez n'en découvre le contexte kantien qu'en 1828, au plus tôt.²⁵ Il faut se reporter à *l'Exposition* pour

¹⁹ *Revue occidentale*, 1896, p.228, 257-258, 271.

²⁰ *Corr. générale*, t.I, p.144.

²¹ *Revue occidentale*, 1896, p.228, 260.

²² *Corr. générale*, p. 396.

²³ Fonds Eichthal de l'Arsenal, Ms. 14406/4.

²⁴ Voir éd. Bouglé et Halévy de *l'Exposition*... Paris, Marcel Rivière 1924, n. 93.

²⁵ *Introduction à la Science de l'Histoire ou science du développement de l'humanité* (1833), p. 94-98. Bien que Saint-Simon n'use pas du mot d'*antagonisme*, Buchez sup-

observer le plein effet des rapports d'Eichthal. La seconde séance nomme officiellement Kant, Herder et Lessing parmi les ancêtres de „la doctrine“. La quatrième décrit le procès contradictoire et progressif de l'Histoire sous le concept d'„antagonisme“ dans la perspective d'une „association universelle“. Mais de Hegel, point question. En revanche, l'admiration d'Eichthal pour l'*Éducation du genre humain* conduit les saint-simoniens à en publier la première traduction française, établie par Eugène Rodrigues, avec un appréciable succès.²⁶ Précisons toutefois que rien n'autorise à prêter à cet apôtre, mort à vingt-deux ans, une quelconque familiarité de pensée avec Hegel: on sait seulement qu'il a traduit en 1824, pour Comte, des passages d'un ouvrage de Buchholz envoyé par Eichthal.²⁷ Quant à ce dernier, il paraît avoir connu une longue éclipse dans son intérêt pour la philosophie allemande.²⁸

L'afflux des déçus de l'éclectisme

Allons un peu à cette Allemagne qui prêta sans le savoir l'autorité de son nom à cette déception métaphysique.

E. Lerminier, 1833²⁹

Fin 1828 début 1829, quelques-uns des plus brillants fervents de Victor Cousin et de Guizot reprennent ce flambeau: Jules Lechevalier, Eugène Lerminier, Henri Lagarmitte. Comme leur ardeur ne pouvait se satisfaire de la modération de leurs aînés, ils cherchent chez les maîtres allemands de leurs maîtres français une vigueur originelle, avant que de reconnaître dans le saint-simonisme la synthèse radicale propre à combler leurs aspirations.

pose qu'il a lu une traduction de Kant parue dans *Le Conservateur* en 1801. Le concept et le mot ont fait florès chez Proudhon.

²⁶ Trois éditions se succédèrent.

²⁷ *Corr. générale*, t. 1, p. 96.

²⁸ Sur la rentrée tardive d'Eichthal sur la scène franco-allemande, sous le Second Empire, voir M. Espagne, „Gustave d'Eichthal et l'Allemagne. Critique biblique ou géopolitique“, dans Ph. Régner dir., *Études saint-simoniennes*. Lyon, Presses universitaires de Lyon 2001, p. 153-175.

²⁹ *De l'influence de la Philosophie du XVIII^e siècle sur la législation et la sociabilité du XIX^e siècle*, p. 309 (à propos, bien sûr, de l'école éclectique).

Le premier a voyagé deux ans durant en Allemagne, vers 1827-1828, avec le projet particulier de „s’assimiler Hegel“³⁰. À son retour, il prend place dans le petit cercle des proches d’Enfantin. Ce sont ces derniers qui attestent et dénoncent cette prédilection. Ils la considèrent, en effet, non pas comme une voie de passage vers leur doctrine, mais bel et bien comme un obstacle idéologique majeur. Aussi bien Enfantin triomphe-t-il en avril 1830 en procédant, au propre et au figuré, à un renversement *positif* de Hegel qui n’est pas sans annoncer le renversement *matérialiste* plus tard opéré par Marx:

La métaphysique de Lechevalier est décidément enfoncée, nous avons l’autre jour, Bazard et moi, retourné le portrait d’Hegel qui était dans sa chambre, et écrit sur le dos

SAINT-SIMON

RELIGION

SCIENCE INDUSTRIE.³¹

Mais deux mois plus tard, Eichthal, dont on peut ici mesurer l’évolution, déplore encore l’inaccomplissement de la rupture. Lechevalier, moucharde-t-il auprès d’Enfantin, viendrait de se fourvoyer dans une discussion „métaphysique“ digne de Hegel et des „sectes philosophiques“, mais non d’un apôtre brûlant de foi. L’hégélianisme, insiste-t-il, ressortit à la „critique“³². Autrement dit, il est à la fois trop métaphysique – grief repris de Comte –, et trop rationnel, trop philosophique, pas assez religieux – grief inédit, déduit de la mutation fidéiste du saint-simonisme. On se rappelle de plus par le témoignage bien connu de Gans, doublé par une archive saint-simoniennne, que Lechevalier entretint au moins jusqu’à l’automne 1830 son projet de travailler à l’importation de Hegel.³³

³⁰ Fonds Enfantin, Ms. 7 804/2. Sur Lechevalier, voir Claude Pannetier dir., *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier, Le Maître*. Paris, Office central de documentation 1997 [CD-Rom révisé et augmenté du dictionnaire-livre connu sous le même titre].

³¹ *Correspondance inédite d’Enfantin*, in *Œuvres de Saint-Simon et d’Enfantin*. Paris 1872, t. VII, p. 102. L’inscription citée est la formule rituelle du dogme trinitaire du saint-simonisme.

³² Fonds Alfred Péreire, Bibliothèque nationale de France, Mss., N.A.fr. 24609, f° 479.

³³ Voir, dans les *Rückblicke auf Personen und Zustände* (Berlin, 1836, p. 94), l’évocation par Gans de son repas au „Rocher de Cancale“ avec Lechevalier et Lerminier. Un manuscrit saint-simonien date l’événement gastronomico-philosophique d’octobre 1830 (Arsenal, Fonds Enfantin, ms. 7675/4).

À lire le brillant compte rendu qu'il consacre, en 1833, dans *L'Europe littéraire*, aux *Mélanges* de Jouffroy, il se confirme enfin qu'il a utilisé son savoir hégélien et néo-hégélien pour démarquer „la doctrine“ de Saint-Simon de celle des „doctrinaires“ de la Restauration. Il y accorde certes le label germanique à Cousin, dont il détaille les emprunts à Berlin. Mais c'est pour mieux rappeler le jugement motivé de Hegel sur l'éclectisme: „philosophie tout à fait vide (*ganz leere*).“ À l'inverse, Lechevalier souligne le caractère „progressif“ de la dialectique hégélienne, dont il donne une analyse puisée à la source: „Le système qui représente la catégorie inférieure est conservé, absorbé (*aufgehoben*), assimilé et reproduit par le système supérieur, jusqu'à ce que l'esprit humain arrive à s'identifier avec la vérité absolue“³⁴. Pour mesurer l'apport de Lechevalier, il n'est qu'à lire sa leçon publique du 20 janvier 1831. Titre: „Prolégomènes généraux.“ Sujet: la philosophie de l'Histoire. Thèse: „L'humanité, comme tout être vivant, a sa loi: Vico, Montesquieu, Kant, Lessing, Herder, Condorcet, Turgot, Hegel, l'ont cherchée, SAINT-SIMON l'a trouvée.“ Et de développer l'idée que „deux principes“, la matière et l'esprit, constituent et dirigent la vie, que ces principes ont toujours exercé leur hégémonie en opposition l'un à l'autre, et alternativement, mais que le saint-simonisme va enfin les faire accéder à un état d'harmonie définitif.³⁵ Or ce schéma ternaire et ascensionnel, qui, à la différence de l'„aplatissement“ pratiqué par Cousin³⁶, introduit en France le ressort le plus neuf, le plus dynamique et le plus subversif de la rationalité hégélienne, constitue la trame de la philosophie de l'Histoire propagée par les saint-simoniens jusqu'à leur renoncement à des changements révolutionnaires, soit jusqu'au schisme de Bazard, en novembre 1831.

Un autre mérite de Lechevalier est d'avoir „beaucoup contribué à la venue de Lherminier [*sic*] par le lien commun de l'Allemagne“³⁷. Mistrasbourgeois, mi-parisien, Eugène Lerminier avait rapporté d'un séjour auprès de Savigny une thèse sur le droit de propriété. Les relations de cet universitaire avec le mouvement saint-simonien sont méconnues. Il est pourtant le premier des républicains du *Globe* de Dubois à le rejoindre,

³⁴ Art. cité, oct.-nov. 1833, p. 125, 127.

³⁵ *L'Organisateur*, 2^e année, n^o 24, 1830, p. 189.

³⁶ Compte rendu anonyme déjà cité de l'essai de Veit, même référence que *supra* n. 4.

³⁷ Fonds Enfantin, Ms. 7 804/2 (notice sur „Jules“). Voir Richard Bonnin, *Eugène Lerminier (1803-1857, Ein Beitrag zum deutschen Kultureinfluß in Frankreich*. Frankfurt am Main, Peter Lang 1989, 420 p.

en 1830, avant même Leroux. Sa fuite précipitée dès le 13 novembre de la même année ne rompt pas les liens idéologiques. Car Lerminier ne se pose guère qu'en s'opposant à ses anciens amis – par exemple sur la question de la Propriété –, et ses idées les plus audacieuses sont aussi les leurs: l'émancipation des femmes, la nécessité d'un ressourcement en Orient, la prophétie d'"un révélateur intelligent et intelligible"³⁸. Son *Introduction générale à l'histoire du Droit* (1829) traite en réalité de la philosophie de cette discipline, et s'appuie surtout sur les auteurs allemands. Y sont analysés les écrits et le rôle de Savigny, mais aussi ceux de Hegel et de Gans, et, avec plus d'insistance, la tradition directement issue de Kant. Lerminier néglige cependant le thème cosmopolite et pacifiste, et préfère souligner, à la suite de Cousin, que le criticisme interdit radicalement toute ontologie et toute morale. Le patronage éclectique est toutefois jeté aux orties en même temps que le costume saint-simonien dans la *Philosophie du droit* (1831). Lerminier s'y félicite d'avoir „le premier en France prononcé le nom et fait connaître quelques idées de Hegel, mais [précision perfide visant Cousin] en lui en renvoyant la gloire“. Le jeune professeur n'en attaque pas moins rudement le maître de Berlin: son système ne serait „qu'une logique hérissée de formules“, sa dialectique serait „sans bornes et sans rivages“, sa proposition sur l'identité du réel et du rationnel nierait toute liberté. En bref, le premier exposé en France du „panthéisme scolastique“ en est un éreintement. Selon Lerminier, Hegel méconnaît la force émancipatrice du spiritualisme chrétien, prêche la résignation devant „le pouvoir“, „le despotisme“, „les maux de l'humanité“, et, pour finir, „blâme jusqu'aux efforts que fait un peuple dans le cercle de la loi pour réformer sa constitution“³⁹ – autant dire qu'il aurait été un adversaire de la révolution de Juillet. C'est anticiper, au négatif, sur le discours néo-catholique et révolutionnaire des buchéziens (voir *infra*). Trouvent grâce en revanche Lessing, qui a su résumer „ce qui a été dit dans le XVII^e siècle de plus profond et de plus net sur la religion et le christianisme“, Kant, qui a montré la religion „d'accord avec la raison“ en morale, et s'est intéressé à la Révolution française; le „généreux Fichte“, auteur du *Droit naturel*, qui, ayant atteint la pointe extrême de l'idéalisme – l'homme sans Dieu et sans le Monde –, est revenu au „réa-

³⁸ *Au-delà du Rhin*. Paris, 1835, t. II, p. 271-272; „De la propriété“, *Revue des deux mondes*, 2e sem. 1831, repris dans *Lettres philosophiques adressées à un Berlinois*, Paris 1832, p. 477.

³⁹ *Op. cit.*, t. I, p. XLVII, 199, 201, 204, 214 et 216.

lisme“; Schelling, enfin, qui pêche par abstraction, mais qui, d'accord avec Gœthe, a su montrer dans la poésie et le symbole les voies de la révélation divine.⁴⁰

Une révision du procès de Hegel s'opère cependant dans *Au-delà du Rhin* (1835). Si le „logicien du panthéisme moderne“ (on note le changement d'épithète) est toujours accusé de n'avoir pas „senti“ que „l'idée du droit est mobile“, son œuvre n'apparaît plus comme une impasse, mais comme la synthèse de toute la philosophie passée, et le point de départ possible de „développements nouveaux et féconds“⁴¹. Ce revirement ne s'explique pas seulement par des contacts précoces avec Gans, le destinataire putatif des *Lettres philosophiques adressées à un Berlinois* (1832). Il s'inscrit dans une perspective cyclique, l'hypothèse que, „comme l'idéalisme grec a préparé le christianisme, l'idéalisme germanique prépare la religion qui succédera au christianisme“⁴²: d'où l'importance accordée à Novalis et à Baader. Trois ans plus tôt, comme pour mettre en garde son Berlinois contre la tentation de reconnaître le saint-simonisme dans cet après-christianisme, Lerminier insistait sur sa conviction que „depuis Jésus-Christ, le panthéisme n'est plus socialement possible“, et il accablait sa foi reniée sous les reproches de „contemplation oisive“, de mépris matérialiste de la liberté et de l'individualité.⁴³ Mais qu'avait-il au juste dans sa ligne de mire? le saint-simonisme, ou la philosophie allemande? ou encore l'intérêt des hégéliens d'après Hegel pour le saint-simonisme d'après Saint-Simon? Sans doute les trois objectifs à la fois, visés en enfilade ou par ricochets. La notoriété de Lerminier, ses liens avec Leroux, le rayonnement de la *Revue des deux mondes*, dont il est devenu un rédacteur en vue, donnent en tout cas à ses positions un poids certain dans l'intelligentsia qui gravite autour du saint-simonisme dans les années 1830.

Henri Lagarmitte⁴⁴ est lui aussi un représentant de l'interculturalité strasbourgeoise. Initié à la jurisprudence allemande par son parent Mittermaier (un tenant de l'école historique, professeur à Heidelberg), déçu

⁴⁰ *Ibid.*, t. II, chap. VIII et IX, *passim*.

⁴¹ *Op. cit.*, p. 105, 138, 139, 137-138.

⁴² *Au-delà du Rhin*, *op. cit. supra* n. 33, t. 11, p. 147.

⁴³ *Revue des deux mondes*, t. VII, 1832, p. 476-477, 481.

⁴⁴ Sur Lagarmitte, voir Ph. Régner, „Une germanistique pré-universitaire: les premières „Revue germaniques“ (1826-1865)“, dans M. Espagne et M. Werner dir., *Les Études germaniques en France (1900-1970)*. Paris 1994 (CNRS Éditions), en part. p. 72.

par la politique de ses idoles doctrinaires, mais enthousiasmé par l'*Exposition de la doctrine saint-simonienne*, il monte à Paris en juin 1831 et prend en charge les nouvelles de l'Allemagne dans *Le Globe* à partir, au plus tard, de janvier 1832, jusqu'à la fin du journal, à la mi-avril. Pressenti pour appartenir au „corps apostolique“ de Ménilmontant, il se dérobe, puis écrit dans le journal modéré *Le Temps* et dans la *Revue encyclopédique* de Leroux, toujours sur l'Allemagne. Par ses origines, sa formation et ses projets, Lagarmitte fait figure d'un second Lermnier. La vision de la philosophie allemande qu'il exprime dans *Le Globe* ne se signale ni par l'ampleur ni par l'originalité. De Kant, il mentionne dans une note, sans plus, l'opuscule pour une „histoire universelle“. En une phase où le saint-simonisme, sous l'impulsion d'Enfantin, prône une politique de „conciliation“ non sans analogie avec le juste-milieu, Lagarmitte, jouant les éclaireurs de ce rapprochement, trouve sans doute plus actuel d'évoquer „l'illustre Hegel“ comme „l'inspirateur des principales conceptions de l'école éclectique“. Tout en faisant grief aux doctrinaires d'avoir voulu arrêter le mouvement de l'Histoire à la Charte de 1814, et de s'être ainsi malencontreusement liés au sort de la Restauration, il leur tresse, en effet, des couronnes pour avoir eu la sagesse, par rapport aux purs libéraux, de redescendre „des hauteurs nébuleuses de l'utopie sur le terrain fécond de la réalité“, suivant en cela le célèbre précepte de l'Introduction au *Naturrecht*, „*seine Zeit im Gedanken zu erfassen*“. L'école de Savigny lui paraît d'ailleurs prôner le même pragmatisme, ce que prouverait l'égal intérêt du gouvernement prussien pour les deux factions rivales.⁴⁵ Un doute toutefois tenaille Lagarmitte: Hegel n'aurait-il pas, „par sa fameuse devise: „tout ce qui existe est raisonnable“ [*sic*, au lieu de la traduction, sans doute plus fidèle, de *rationnel*], paralysé d'une manière mortelle le sentiment du progrès, le dévouement qui inspire les hommes à se sacrifier pour une noble cause“? n'aurait-il pas „fait fi de la liberté, de l'individualité“⁴⁶? Le propos est évidemment emprunté à la topique de Lermnier. Aussi bien Lagarmitte, dans une lettre à Enfantin du 6 octobre 1831, s'ouvrait-il déjà de la perplexité où l'avait plongé l'enseignement de Lermnier quant au *socialisme* saint-simonien – le néologisme ne va pas tarder à apparaître, en mauvaise part, dans *Le Globe*.⁴⁷ L'impressionne, en effet, cette „observation“, selon lui empruntée à l'Allemagne,

⁴⁵ *Le Globe*, 29 janvier et 7 avril 1832.

⁴⁶ *Ibid.*, 7 avril 1832.

⁴⁷ *Ibid.*, 13 février 1832.

que, depuis l'origine de l'humanité, deux principes se sont disputé l'organisation sociale, le principe de la sociabilité et celui de l'individualité, qui, sous d'autres manifestations, ont produit le dualisme qu'on a remarqué entre la liberté et la fatalité, entre la volonté et l'intelligence, entre le monde subjectif et objectif [sic].⁴⁸

Il n'est pas difficile de reconnaître dans cette problématique, outre Fichte vulgarisé par Cousin, le Kant de l'opuscule sur „l'Histoire universelle“ susmentionné, et sa formule de l'„*unsittliche Sittlichkeit*“. Tant il est vrai qu'en matière de logique, Lagarmitte en est encore, comme beaucoup alors, aux antinomies kantienne.

Identité nationale et philosophie de l'identité absolue

Le temps approche où il n'y aura plus une ou plusieurs philosophies allemandes, une ou plusieurs philosophies françaises, mais où il n'y aura plus qu'une philosophie, qui sera en même temps une religion.

Pierre Leroux, 1842.

C'est à l'avenir de décider quelle tendance prévaudra, de la tendance allemande ou de la tendance française. Ce sera l'une ou l'autre, mais certainement pas toutes les deux.

Auguste Ott, 1844⁴⁹

Le Globe, pris en main par Michel Chevalier en novembre 1830, observe un silence pesant jusqu'en mars 1831, mois à compter duquel Goethe, Lessing, Kant et Hegel y sont fréquemment mentionnés parmi les prophètes d'une nouvelle ère religieuse. Il est tentant de rapporter cette espèce de censure à la ligne radicale suivie par Bazard et Enfantin jusqu'au début de l'hiver de 1831. Mais il faut aussi prendre en compte la défection de Lermnier. En septembre et en octobre 1830, en effet, celui-ci, pressé par les saint-simoniens de „[s']associer à leurs efforts pour travailler [lui]-même au but qu'[il] se proposait“⁵⁰, donne plusieurs arti-

⁴⁸ Fonds Alfred Péreire, Bibliothèque nationale de France, Mss., N.A.fr. 24610, f^{os} 57-59.

⁴⁹ Conclusion de l'article sur le „Cours de philosophie de Schelling“, *Revue indépendante*, mai 1842, p. 348; A. Ott, *Hegel et la philosophie allemande*. Paris 1844, p. VII.

⁵⁰ *Philosophie du Droit*. Paris 1831, p. XXV.

cles dans lesquels il semble adopter pour lui-même et ses amis le projet de son maître Cousin d'intégrer la philosophie allemande à une philosophie nouvelle et spécifiquement française. Se posant en médiateur entre „les successeurs de Kant“ et les adeptes de l'école historique, il propose de les prendre indistinctement „pour notre point de départ“, à nous Français, afin de „marcher à quelque chose d'indigène et de national“⁵¹. Cette tâche nationale, en vérité, sert ses ambitions, à l'intérieur, puis à l'extérieur du groupe saint-simonien. La germanophilie de Lerminier plagie le plagiat par lui dénoncé de Cousin tout en s'en distinguant. Elle s'accompagne donc d'un patriotisme agressif, d'une exaltation compensatoire du XVIII^e siècle, c'est-à-dire de la philosophie au sens français du mot. C'est ainsi qu'en 1833, passé à la *Revue des deux mondes*, il y établit un parallèle inattendu entre la *Critique de la Raison pure* et le *Traité des sensations* de Condillac, expression, selon lui, d'„un idéalisme sensitif“. Il y vante aussi le panthéisme populaire de Diderot au détriment du panthéisme aristocratique de Hegel.⁵²

L'effacement de toute polémique nationale, sinon de tout complexe de supériorité, caractérise au contraire la ligne du *Globe* enfantinien, en conformité avec la ligne pacifique promue par le Père suprême et traduite le 3 juin 1831 par Chevalier. Ce dernier reprend à son compte la division internationale du travail naguère proposée par Cousin entre France, Angleterre et Allemagne (associer les peuples, les initier à l'industrie, leur distribuer la science), et il avoue sa préférence, „au sein de l'Allemagne“, pour la Prusse. Du coup, Lagarmitte se démarque des germanistes jacobins de la *Revue des deux mondes*, notamment d'Edgar Quinet et de sa violente dénonciation de l'impérialisme prussien. Il incite, lui, les saint-simoniens à réactiver la pratique des échanges intellectuels franco-allemands en vigueur dans le *Globe* libéral – un „héritage“ qui, „depuis dix-huit mois“, „menaça[it] de tomber en déshérence“. Car ils ne risquent pas de se laisser aller comme leurs prédécesseurs à des „idées de fusion, d'abdication de l'individualité nationale“, et d'encourir, comme eux, le „reproche [...] de prétendre imposer à la France la science allemande, comme la France, sous Napoléon, aurait imposé à l'Allemagne ses codes et ses administrateurs“: ils sont les „disciples d'une doctrine sortie des entrailles

⁵¹ Article sur l'*Histoire du Droit romain* de Savigny, 6 sept. 1830 (même idée le 14 oct. à propos de Ballanche).

⁵² *De l'influence de la philosophie du XVIII^e siècle sur la législation et la sociabilité du XIX^e siècle*. Paris 1833, p. 97-99, 72-73.

de l'individualité française, puisqu'elle est le dernier point de la ligne droite qui a été parcourue par Descartes, Voltaire, Condorcet⁵³. C'est en possession de ce précieux dépôt qu'ils se présentent face „aux hommes de la ligne droite allemande, de cette ligne dans laquelle ont marché Luther, Leibniz, Kant et Hegel“. Or ces deux lignes en sont, selon Lagarmitte, à un tel „point de rapprochement“ qu'il est désormais possible d'œuvrer à „la grande association“ prophétisée par Saint-Simon.⁵³ Aussi Lagarmitte s'emploie-t-il, à l'intention de ses lecteurs allemands, à contrebattre la réputation d'utopie révolutionnaire acquise par le saint-simonisme, en même temps qu'il fait miroiter à ses lecteurs français le caractère organique et religieux de la philosophie de Hegel, et s'efforce d'en compenser l'image fataliste et autoritaire, prussienne, pour dire le mot, par le tableau de l'agitation libérale en Rhénanie.⁵⁴ Ces analyses ne sont cependant guère suivies. Son expédition d'Égypte marque, en effet, pour Enfantin, un retour à des préoccupations essentiellement industrialistes. Ni le contenu de l'essai de Heine sur l'Allemagne, ni la flatteuse et fameuse dédicace qui lui en est faite, ne le convainquent de relancer l'alliance intellectuelle franco-allemande. Bien au contraire. Dans sa réponse à Heine, il déclare que „tous les grands noms philosophiques de l'Allemagne“ sont désormais à ses yeux „du passé [...], une histoire“. Il exprime, en conséquence, le vœu que Heine abandonne le terrain philosophique pour étudier „la situation politique, morale, artistique et industrielle de l'Allemagne“, et travailler à rapprocher les jeunes générations des deux pays sur ces terrains-là. Enfantin, en d'autres termes, recommande, contrairement à Heine, que l'on cesse de „montrer [...] la communion de doctrines du nord de l'Allemagne avec la France“, et de „faire sentir [...] la communauté d'intérêts des États du Rhin et de la France“. Et il préconise à l'inverse de se tourner vers... l'Autriche, en tant qu'elle représente l'„âme“ et la tradition germaniques.⁵⁵

Lechevalier lui-même pousse la mauvaise foi, en 1832, jusqu'à prétendre n'avoir jamais nourri d'illusions sur la philosophie allemande. Dans *Le Phalanstère*, il déclare s'être rendu en Allemagne „pour vérifier“, „malgré la trop grande importance attachée par l'éclectisme aux travaux des Allemands“, „que le véritable mouvement des idées était en France et s'opérerait en continuant, à un point de vue plus élevé et en ordre in-

⁵³ *Le Globe*, 16 janvier 1832.

⁵⁴ *Ibid.*, 7 avril 1832.

⁵⁵ Heine, *De l'Allemagne*, Paris, Charles Duguet, s. d., p. 5, 6-7, 11-13.

verse, les travaux du XVIII^e siècle“. S’il y a bien outre-Rhin „d’immenses matériaux accumulés“, le „principe“ d’organisation manque absolument, et la Révolution française a creusé un écart décisif.⁵⁶ Au surplus, Lechevalier suggère *a contrario* l’allogénéité et la nature éclectique du saint-simoniisme en se vantant d’avoir „le premier [...] parmi les saint-simoniens“ perçu le „caractère autochtone, homogène, sans alliage“ de la doctrine de Fourier, comparée à „l’espèce de doctrine d’alluvion“, à „la vraie tentative de syncrétisme de notre siècle“ qu’est, selon lui, la doctrine „agglutinée et agglomérée sous le nom de Saint-Simon“⁵⁷.

Tout aussi ambivalent est le jeu de Pierre Leroux. Il faut remarquer que ses positions des années 1840, dans une conjoncture marquée par l’activité des jeunes-hégéliens et les coquetteries de Proudhon avec Marx, ont été préparées par les efforts déployés par Ahrens dans la *Revue encyclopédique*, dix ans plus tôt, pour montrer qu’entre Hegel et Schelling, il y a Krause, soit un panthéisme qui ferait place à l’idée de personnalité de Dieu et pourrait bien par ce biais être la chance qu’aurait „l’école de Berlin“, selon Leroux, de ne pas s’enfermer finalement dans le „doctrinarisme prussien“⁵⁸. C’est avec la mémoire de cette troisième voie plus acceptable dans le contexte français que Leroux prend position, en vérité, bien plus qu’il ne témoigne, lorsque, explicitant tardivement les allusions de Lechevalier, il s’avise de rééditer contre Enfantin la manœuvre de Lerminier contre Cousin : dénonciation d’un plagiat de Hegel, imputation à l’influence prussienne d’un infléchissement conservateur, puis récupération à son profit du label germanique. Cette dernière opération se décompose elle-même en trois temps. Leroux, pour commencer, applique à Hegel le topos créé par les saint-simoniens pour le XVIII^e siècle, estimant que, „comme la philosophie de Voltaire“, sa métaphysique est une „critique“, contenant donc, sous forme négative, „une portion de vérité“. Second temps : il assure que la „moralité“ de son œuvre serait réductible à „l’esprit qui anima Condorcet et Saint-Simon“. Mieux, „la philosophie de Schelling et de Hegel“, ne serait rien de plus que „l’analyse de la philosophie française et contemporaine“ – entendons ce que Leroux lui-même extrapole du XVIII^e siècle et de naturalistes comme

⁵⁶ *Le Phalanstère*, 26 juillet 1832.

⁵⁷ Même référence que *supra* n. 33.

⁵⁸ Ahrens, dans la *Revue encyclopédique*, 1831, t. LII, p. 686 et suiv., 1832, t. LIV, p. 134 et suiv., et Leroux, *ibid.*, 1833, t. LVIII, note 1 p. 381.

Geoffroy Saint-Hilaire.⁵⁹ Par ses manipulations herméneutiques, Leroux cherche trop évidemment à donner à son système une légitimité nationale et révolutionnaire tout en s'ouvrant la possibilité de faire à son tour, mais en grand et publiquement, ce qui a si bien réussi à Cousin et à Enfantin: un croisement culturel. D'une rencontre intellectuelle entre France et Allemagne, il attend la base de la „Nouvelle Alliance de l'Humanité“. Aussi voit-il une chance providentielle dans le retour de Schelling, remonté sur la scène philosophique pour réfuter Hegel, se démarquer de l'athéisme jeune-hégélien et, du même coup, croit-il comprendre, enterrer ce panthéisme berlinois qui serait la clé de voûte du dogme enfantinien de la „loi vivante“, c'est-à-dire de la concentration de tous les pouvoirs entre les mains d'un Père suprême, à l'image de l'incarnation de l'infini dans le fini. Pour Leroux, en somme, „Schelling croit à un nouveau christianisme“⁶⁰. Le mot est lâché: le patriarche de la philosophie allemande est un saint-simonien, ou un leroussien, qui s'ignore. Ce „syncrétisme“ déclaré ressemble fort au saint-simonisme tel que le rêvait Lerminier en 1830, tel que le décrivait Lechevalier en 1831, et tel enfin, si on excepte l'ingrédient fouriériste, qu'en 1846, l'analyse Leroux lui-même, mimant la dialectique germanique: un „syncrétisme“ réunissant „les idées saines de Saint-Simon et les idées malsaines de Fourier, au moyen d'un troisième terme, la métaphysique à moitié vraie, à moitié fausse de Hegel“⁶¹.

Il n'est qu'une exception à cette germanophilie équivoque, si prégnante et au fond honteuse. Ce sont Buchez et les buchéziens, pour qui l'individualisme protestant ne saurait se concilier avec le „point de vue social“, car catholique, des Français. Pour eux, comme l'assure, à propos de Hegel en particulier, le porte-parole du groupe en ce domaine, Ott, le „panthéisme“ débouche sur le fatalisme, et, partant, sur le conservatisme.⁶² Comme tel, il est à rejeter sans discussion. Mais il est clair que cette opinion tranchée ramène en arrière, sur un terrain confessionnel dont aurait sans doute tort d'oublier la permanence, les efforts des uns et des autres pour entrer en dialogue avec l'Allemagne.

⁵⁹ *Revue indépendante*, t. III, 1842, p. 324-325.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 21 et 334. Allusion codée, bien sûr, au titre du dernier ouvrage de Saint-Simon.

⁶¹ *Revue sociale*, 1846, p. 145.

⁶² A. Ott, *op. cit.*, p. VII et *passim* (cf. son article contre les germanismes philosophiques de Proudhon, *Revue nationale*, juin 1847).

On mesure, au terme de l'examen, combien la réception saint-simonienne de la philosophie allemande s'opère non seulement en fonction d'un rendement théorique escompté, mais aussi, dans la compétition ouverte en France après la révolution de 1830 pour refonder tout ensemble la philosophie et la religion, en fonction du rendement symbolique attendu d'une participation au fonds d'idées le plus riche et le plus prestigieux du continent.

Or s'interpose le précédent de Victor Cousin, passé en peu de temps, *via* Berlin et Hegel, d'un libéralisme d'opposition sous la Restauration au service d'un libéralisme bourgeois sous la monarchie de Juillet. L'expérience, sévèrement jugée à gauche, pèse d'un poids déterminant aussi bien sur la compréhension proprement philosophique de l'idéalisme hégélien par les Français que sur sa valeur symbolique dans le champ politique. C'est ainsi qu'après une courte période créatrice où la référence à Hegel fait partie intégrante de l'horizon du *progrès* et produit des mutations rationnelles dont témoigne l'*Exposition de la doctrine de Saint-Simon*, les polémiques internes au saint-simonisme, calquées sur le combat idéologique mené à l'extérieur contre Cousin, finissent par brouiller la représentation d'une philosophie secrètement subversive que Gans était parvenu à accréditer à Paris. Ni la fuite en avant d'Enfantin vers une utopie socialiste d'allure théocratique, ni le ralliement de Lerminier au camp gouvernemental ne sont susceptibles de corriger le ressentiment contre Hegel conçu par ceux qui persistent à faire de la philosophie française critique et militante du XVIII^e siècle le modèle de la philosophie européenne à fonder pour le XIX^e siècle. Sans négliger la querelle territoriale récurrente autour de la rive gauche du Rhin, ainsi s'explique dans le champ intellectuel, avec les réminiscences de la théologie catholique et l'écho donné par réaction à Krause et au second Schelling, le fait que la constellation saint-simonienne se soit globalement figée dans une certaine méfiance à l'encontre de la Jeune Allemagne.

En somme, la proposition d'alliance avancée par Ruge et Marx dans les années 1840 paraît avoir été à la fois préparée et faussée par l'échec de l'alliance un temps acceptée et pratiquée par le saint-simonisme dans les années 1830.